

LE BON PÊCHEUR

Saynète
de Georges Courteline

Editée dans *Coco, Coco et Toto* (1910)

PERSONNAGES

M. Pommade
M. Garrigou

A l'aube au bord de l'eau.

M. POMMADE,
apprêtant sa ligne.

Diab! le vent est au nord, ce matin. N'étaient les conditions dans lesquelles j'opère, je ferais une fichue pêche. Heureusement...

(Il lance sa ligne. Le bouchon plonge immédiatement. Il lire vivement et amène un barbillon.)
Et d'un !

(Il délivre le poisson et le rejette à l'eau. Ceci fait, il relance sa ligne. Même jeu que précédemment et réapparition du même barbillon.)

Et de deux !

(Le barbillon, redélivré, est remis à l'eau, puis repêché.)

Et de trois !

(Même jeu.)

Et de quatre !

(Même jeu encore.)

Et de cinq !

(Arrive M. Garrigou drapé dans un épervier. Attirail de pêcheur farouche. Cinq lignes de longueurs inégales. Il a une épuisette sous le bras et un seau plein d'eau à la main. Il dépose son matériel, s'installe, les jambes ouvertes, dans l'herbe, et ouvre une boîte d'hameçons.)

M. POMMADE,
qui l'a regardé faire, avec un étonnement croissant.

Eh là, l'homme !

(M. Garrigou dresse le nez.)

Vous n'avez sans doute pas, je pense, la prétention de toucher à mon bras ?

M. GARRIGOU.
Quel bras ?

M. POMMADE.
Mon bras de rivière.

(M. Garrigou hausse les épaules et s'apprête à jeter la ligne.)

M. POMMADE.

Tonnerre de Dieu !

(Il s'élançe sur M. Garrigou.)

Voulez-vous bien me ficher le camp, et plus vite que ça !

M. GARRIGOU.

Qu'est-ce qui vous prend, à vous ? En voilà un sauvage !

M. POMMADE.

Je vous dis de vous en aller!

M. GARRIGOU.

Et à cause de quoi, que je m'en irais ? L'eau est à tout le monde, peut-être.

M. POMMADE.

L'eau, c'est possible, mais pas le poisson.

(Étonnement de M. Garrigou.)

Je ne dis pas le poisson de rivière, naturellement ; je dis le poisson de mon bras.

M. GARRIGOU.

De vot'bras ?

M. POMMADE.

Bien sûr, de mon bras !... un bras de Marne que j'ai loué à la municipalité et fermé d'une claie à chaque bout pour que mon poisson n'en sorte pas. Non, mais vous êtes pas mal épatant, vous, encore ; vous n'avez pas l'air de me croire quand je dis que le poisson est à moi.

(Se montant peu à peu.)

Un poisson que j'ai acheté moi-même à la Halle, apporté moi-même dans un arrosoir et mis moi-même dans l'eau de mon bras pour avoir le plaisir de le pêcher ensuite, il n'est pas à moi ce poisson-là ? Un poisson que je nourris de mes propres mains avec de la bonne gargouillade d'asticots, des bonnes boulettes de caca, des bonnes croûtes de gruyère pourri, il n'est pas à moi ce poisson-là ? Un poisson que je pêche et repêche depuis trois ans, jusqu'à des trente et quarante fois par jour, même qu'à la fin il me connaît et se laisse pêcher de bonne volonté, il n'est pas à moi, ce poisson-là ? Il faut que vous soyez le rebut du genre humain pour oser dire une chose pareille, que ce poisson-là n'est pas à moi !

M. GARRIGOU.

Ah ! mais dites donc !...

M. POMMADE.

Vous n'êtes pas convaincu ? Eh bien, regardez voir un peu.

Il s'approche de l'eau, se place les mains en cornet sur la bouche et appelle d'une voix retentissante :

Théodore!

(Le barbillon se montre aussitôt, et fait de la tête un petit signe amical.)

M. POMMADE,

qui triomphe.

Il n'est pas à moi, ce poisson-là ?

(Dédaigneux.)

D'ailleurs, je suis bien bon de me faire tant de bile, et vous pouvez bien le pêcher si vous voulez, ce poisson qui n'est pas à moi. Oui, tenez, c'est cela, pêchez-le, pêchez-le un petit peu, pour voir.

M. GARRIGOU.

Je le pêcherai si je veux.

M. POMMADE.

Eh bien, pêchez-le donc !

(M. Garrigou, agacé, jette la ligne. Même jeu que plus haut. Le bouchon plonge. M. Garrigou tire vivement et amène le barbillon. Mais celui-ci, voyant à qui il a affaire, se décroche précipitamment et rentre dans son élément naturel en manifestant un profond dégoût.)

M. POMMADE.

Là ! Vous êtes fixé, maintenant ?

M. GARRIGOU,

ahuri.

Mais, mais, mais...

M. POMMADE.

Il n'y a pas de mais ; fichez-nous la paix, à Théodore et à moi. Vous nous dégoûtez tous les deux, avec votre figure de bagne. Allez, c'est bon, assez causé. Et maintenant tâchez d'ouvrir l'oeil ; si jamais vous avez le front de mettre la main sur mon bras, je vous enverrai mon pied, moi.

FIN